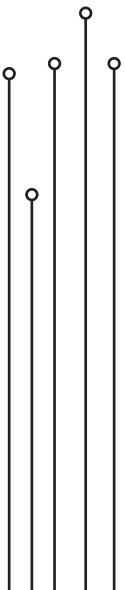
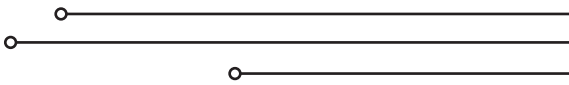


Laïcité et sacré


Yves ENRÈGLE

Co-fondateur et Doyen du Corps professoral du groupe IGS (Institut de Gestion Sociale), Président de Propedia, Centre de recherche du groupe IGS.





« Laïcité » : curieux mot dont toute personne pense connaître le sens, ne serait-ce qu'à cause de la fréquence actuelle de son utilisation. J'ai la chance, en écrivant ces quelques lignes, d'avoir dans le jardin que je vois de ma fenêtre, le vieux jardinier tout occupé par ses fleurs. Je vais lui demander comment il définirait la laïcité : « C'est dire au curé de rester chez lui et de ne pas s'occuper de mes oignons ». Un peu lapidaire certes, mais au fond assez exact si on pense à la façon première dont la laïcité est apparue au début du XX^e siècle. Apparition selon un principe de rejet : c'est la « séparation de l'Église et de l'État », la loi de 1905. C'est la cité sans religion. Ou mieux, la cité qui se construit sans relation avec le divin. Plus facile à dire qu'à faire. On ne se débarrasse pas facilement de la transcendance, même si on se bouche les yeux et les oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre comment cette transcendance se manifeste dans les expressions étiquetées comme religieuses. *Les Dieux ne sont jamais loin* pour reprendre le joli titre de l'ouvrage de Lucien Jerphagnon (Desclée de Brouwer, Paris, 2002). Et si on tente d'exclure le sacré de la cité, celui-ci y fait un retour fracassant, rapide et massif, sous couvert de mythes. De l'*Odyssee* à *Star Wars*, ces mythes nous content tout ce qui n'a jamais existé et qui, pour autant, n'a jamais cessé d'être présent dans nos vies – nos compréhensions de la réalité, au cœur même de nos décisions, de nos actions, de nos comportements ; les déterminant en permanence, je devrais dire les surdéterminant sans



cesse, et souvent à notre insu ; finissant par s'exprimer en des règles de comportements s'articulant en une doctrine (ce qu'il faut croire), une morale (ce qu'il faut faire) et un culte (pour amadouer les forces surnaturelles). On ne peut donc pas se contenter pour définir le mot « laïcité » de cette définition par exclusion.

Un peu d'étymologie va nous aider. Deux mots, en grec ancien, sont traduits en français par le mot « peuple » : *demōs* et *laos*, qui donneront respectivement des mots comme « démocratie » et « laïcité ». *Laos* renvoie à l'idée de peuple comme masse indifférenciée, non organisée, sorte de ramassis d'individus sans liens forts les uns avec les autres. *Demōs*, de son côté, renvoie à l'idée de peuple organisé en force politique. On peut en conclure que le *demōs* doit être au service du *laos*. Le *demōs* est là pour satisfaire les attentes du *laos*, cet ensemble instrué de besoins et de désirs. Le *demōs* a donc besoin d'autorité et de pédagogie pour faire admettre au *laos* que des choix sont à exercer, que tout ne sera pas fait en un jour, qu'il faut établir des priorités et donc des files d'attente (voire certains renoncements). Mais que pour autant, l'objectif, la raison d'être du *demōs* reste bel et bien la satisfaction permanente (à terme) de l'ensemble des besoins et désirs du *laos*, cette chimère aux contours plus ou moins flous. Nous employons à dessein le mot de chimère. Le *laos* est une chimère et doit le rester. Toute tentative pour mieux le définir en des termes réels, pour structurer ses attentes en ensembles cohérents, faciliterait certes le travail de *demōs* mais en fausserait complètement le sens puisqu'il ne travaillerait plus pour la totalité du peuple pris dans sa diversité la plus grande. Bien sûr, si, d'entrée de jeu, préexistent une doctrine et une morale universellement partagées par tous, les besoins et les désirs, se simplifient : conformes à cette doctrine et à cette morale, ils sont d'emblée moins exigeants, plus « raisonnables ». De plus, le risque que certains soient antinomiques se réduit. Et *demōs* peut avoir l'illusion d'avoir fait son travail. Mais il n'a fait que supprimer le problème. Et supprimer un problème n'est pas le résoudre : cela revient à chercher la clé qu'on a perdue sous le réverbère, non pas parce qu'on l'a perdue dans ce coin là, mais tout simplement parce qu'il y fait clair et que donc la recherche est plus facile. Mais la clé n'est tout simplement pas là. C'est un peu ennuyeux, si on veut réellement la trouver. Et à ne satisfaire qu'une représentation simplifiée de *laos*, on s'expose à des risques d'explosions graves. Puisque nombre de désirs et de besoins restent insatisfaits, ils seront tout simplement refoulés avec les tensions et

pressions qui s'accumulent jusqu'au moment, où la pression étant devenue trop forte, la « cocotte-minute » explose. Donc pas trop de nostalgie du passé qui aurait été une période plus simple, plus facile. Temps béni où un ordre social clair et simple existait, où la famille, l'école, l'Église, l'armée, formataient les comportements, les expressions, la pensée, les besoins et les désirs au point où ils devenaient très faciles à satisfaire. Et puis, de toute façon, faisait partie de la morale, le fait de rester à la place que Dieu nous avait donnée, et de se contenter totalement de ce qu'on avait reçu sans « *envie d'avoir plus que sa part* » (diabolique gourmandise encore renforcée par le dangereux « *désir mimétique* » que René Girard dénonce si bien). Le reposant ordre social pouvait régner en toute quiétude avec une surveillance des enfants et adolescents par le curé, la famille, l'enseignant, l'adjudant, le patron... De plus, puisque cet ordre établi s'était profondément enraciné dans toutes les couches de la population et en tous lieux, la surveillance était exercée dans le village ou le quartier par chaque habitant ou citoyen. Toutes ces personnes étaient des autorités instituées, affichant très clairement cette appartenance institutionnelle (le curé ne pouvait qu'être en soutane, le militaire en uniforme, jusqu'à l'instituteur en redingote, etc.) et ces institutions étaient dûment respectées. L'obéissance était quasiment automatique, on assimilait très tôt ce qui se faisait et ce qui ne se faisait pas. On n'y pensait même plus. Tout cela était passé dans nos réflexes conditionnés, pour ne pas dire dans nos gênes. Écouter, entendre *laos* était relativement simple ; les désirs et besoins de tous étaient quasiment similaires de par ce formatage, et lorsqu'il y avait des conflits (politiques, sociaux, nationaux), ces conflits étaient menés par des institutions (partis, syndicats, pays). Quelles que soient leur dureté et leurs conséquences catastrophiques, il y avait toujours un moment où les institutions impliquées se remettaient à parler entre elles, constatant qu'il y avait un perdant, un gagnant et en tirant toutes les conséquences pour arriver à un accord. Fin de conflit.

Ces conflits avaient en plus une utilité : le comportement social de tous était tellement cadré que des frustrations individuelles ou collectives étaient nombreuses et profondes. Ces conflits étaient de bons défouloirs permettant en après coup de ré-asseoir l'ordre social un peu plus fermement. Bref, tout était organisé, conflits compris. Soigneusement organisé, *demos* régnait en maître et quelque part *laos* avait quasi disparu, se fondant en lui de par l'éducation et de par

la culture et ses rituels, dûment institués eux aussi selon la trame essentielle qu'étaient les fêtes religieuses. Noël ou Pâques marquaient tous les esprits et tous y participaient, croyants ou non : là n'était pas le problème. Et l'enfance et l'adolescence étaient profondément marquées par les rites initiatiques des religions auxquels toute la famille et tous les amis participaient. Les fêtes patriotiques et nationales ne dérogeaient bien évidemment pas à la règle. Qu'on songe un instant à tout ce que cela voulait dire en termes de comportement social de soumission, dûment traitée pour son aspect frustrant par d'autres institutions de défouloirs (du carnaval aux maisons closes en passant par les compétitions sportives, le 1^{er} Mai, les conflits organisés). Le poids des traditions était là, réduisant d'autant la diversité, la complexité du *laos*. Ce modèle social comportait également d'énormes violences (des grèves insurrectionnelles aux drames absolus de deux épouvantables guerres mondiales), n'en déplaise aux nostalgiques de cette « belle » époque. Tu parles. Décidément, *demos* seul conduit à des catastrophes. *Laos*, seul, n'est pas mieux.

Donnons un coup de main à Créon. Il a de gros ennuis dont Sophocle a tiré la tragédie *Antigone* : disons que Créon est pour le moins tiraillé entre deux exigences contradictoires. Et tout ça, toujours à cause d'Œdipe. Œdipe, il est toujours en exil à Colonne. Il a deux filles (Ismène et Antigone) et deux fils (Polynice et Étéocle). Tous deux aimeraient bien devenir roi de Thèbes : ils décident de se partager le trône un an chacun à tour de rôle jusqu'à plus soif. Étéocle commence. À la fin de son année de règne, ayant pris goût à la chose, il refuse de céder la place. Du coup, Polynice prend les armes contre son frère Étéocle pour le chasser. Dans ce combat, les deux frères se tuent mutuellement. C'est malin, c'était bien la peine. Du coup, l'oncle de tout ce petit monde, Créon, redevient (pour la 3^e fois) roi de Thèbes. Il veut voir ce qu'il vient de se passer de manière strictement factuelle : quel que soit son bon droit, s'il en a un, Polynice est mort en attaquant la cité, Étéocle est mort en la défendant. Polynice est donc (dans ce qui sert d'analyse à Créon) le traître à sa patrie. Étéocle est le héros qui est mort pour la patrie. La décision s'impose donc à Créon. Étéocle sera enterré, avec tous les honneurs dus à son rang et à son sacrifice suprême, selon les rites funéraires prescrits. Polynice, lui, ne sera pas enterré. Sa dépouille restera sur place livrée aux charognards. C'est la loi. C'est institué.

Ouais, ben, ça ne plaît pas à tout le monde, c't'affaire. Notamment à Antigone : « Ça va bien la tête ? Mais où on est là ? Et vous croyez que j'veis laisser faire ? C'te bonne paire ? ». Bref, Antigone se rebiffe. Et annonce à Tonton Créon qu'elle va elle-même enterrer l'frangin. Créon, qui trouve qu'il y a déjà assez de drames comme ça depuis quelques temps dans la famille, tente de dissuader sa nièce : si elle enterre son frère « traître à la patrie », Antigone sera condamnée à mort. Créon n'y tient vraiment pas, d'autant qu'il vient de fiancer Antigone à son fils Hémon. Alors il voudrait vraiment sauver sa nièce. Rien à faire, la nièce Antigone est plus que butée et à défaut d'avoir une belle vie, elle rêve d'une belle et grande mort. Elle fera donc ce que sa conscience lui dicte : respecter les prescriptions sacrées. Et que j'te mets de la terre sur le corps du p'tit frère. Créon est bien ennuyé. S'il laisse passer, il instaure une ère de trouble dans une cité qui tient debout parce qu'une loi rigoureuse est là. Mais d'un autre côté, Créon comprend Antigone et considère que ses motifs sont loin d'être bas et qu'il serait injuste d'être à ce point sévère. En ce sens, le vrai héros grec, c'est bien Créon dans cette tragédie parce que, lui, Créon, se doit à la cité avant tout et il n'a donc pas le choix et est obligé de se dire qu'une « *petite injustice vaut mieux qu'un gros désordre* ». Révoltant sans doute comme phrase. Mais qu'on réfléchisse bien au nombre de fois où, dans les décisions professionnelles qu'on a été amené à prendre, combien de fois on a été, à notre échelle, Créon.

Bref, Créon fait emmurer Antigone vivante malgré l'avis du peuple, contre l'avis de Tirésias (devin de Thèbes) et contre le souhait de son fils Hémon, fiancé d'Antigone : la loi est la loi. *Dura lex, sed lex*. Créon prendra vite conscience de son erreur et fera ouvrir le tombeau dans lequel il avait fait emmurer Antigone. Trop tard : Antigone s'est suicidée en se pendant avec sa ceinture, ce qui entraînera le suicide à son tour d'Hémon (son fiancé et fils de Créon) et de sa mère Euridyce (femme de Créon). Eh oui, ce n'est pas pour rien qu'Antigone est une tragédie.

Que d'interprétations possibles de la position de Créon. J'en évoquerai trois : la pureté de l'adolescence face à la compromission de l'adulte, la « morale » au-dessus de la « justice », l'arbitraire d'une loi face à la coutume d'une cité. Mais je n'en retiendrai qu'une, la troisième, qui nous ramène à la laïcité. Antigone n'a pas à se défendre en parlant de la loi de(s) Dieu(x) qui serait censée l'appuyer (elle ne le fera d'ailleurs pas). Créon n'a pas non plus à s'opposer à la pratique

d'une religion ou d'un devoir sacré, il est là pour faire en sorte que les lois et la façon de les appliquer soient conformes au bien public et le servent. Le guide, c'est l'écoute de *laos* et son « service ». Comme le remarque le Professeur Jean Pascal Chazal « [...] la loi de Créon est le pur produit de sa volonté [...] (alors que) les lois non écrites puisent à la source des rapports sociaux, des traditions »¹. On retrouve une bonne définition du *laos* qui est bel et bien cette source des rapports sociaux et des traditions. Dans la tragédie de Sophocle, le Coryphée dénoncera fortement le fait que Créon n'en fait qu'à sa tête en imposant « sa » loi. Il en a certes le pouvoir et même le pouvoir légitime. Cela ne lui donne pas nécessairement le droit. Écoutons le Coryphée : « Il te plaît d'agir ainsi, Créon, fils de Ménécée, envers l'ennemi de cette ville et envers son ami. Tous, tant que nous sommes, vivants ou morts, nous sommes soumis à ta loi quelle qu'elle soit » (vers 211-214). Puis le Coryphée insistera sur les vraies lois non écrites dont la source est *laos*. C'est ce que Hémon hurle à son père (690 sqq) : « [...] Je sais naturellement avant que tu le saches ce que chacun fait, dit, ou blâme, car ton aspect frappe le peuple de terreur, et il tait ce que tu n'entendrais pas volontiers. Mais il m'est donné d'entendre ce qu'on dit en secret et de savoir combien la Ville plaint la destinée de cette jeune fille, digne des plus grandes louanges pour ce qu'elle a fait et qui, de toutes les femmes a le moins mérité de mourir misérablement. Celle qui n'a point voulu que son frère tué dans le combat et non enseveli, servit de pâture aux chiens mangeurs de chair crue et aux oiseaux carnassiers, n'est-elle pas digne d'un prix d'or ? Telle est la rumeur qui court dans l'ombre [...]. Apaise-toi donc et change de résolution ». Lorsque Créon tente de dire à son fils qu'Antigone a été atteinte par le mal qui est la désobéissance à la loi, la répartie d'Hémon cingle sans appel : « Le peuple de Thèbes est unanime à le nier ». Et Tirésias, le devin, en remet une couche : « Il arrive à tous de faillir, mais celui qui a failli, n'est ni privé de sens, ni malheureux, si étant tombé dans l'erreur, il s'en guérit au lieu d'y persister. L'opiniâtreté est une preuve d'ineptie. Pardonne à un mort, ne frappe pas un cadavre... quelle vaillance y-a-t-il à tuer un mort ? [...] Il est très doux d'écouter un bon conseiller car il enseigne ce qui est utile » [...] C'est par la faute de Créon que la ville est malade et le chœur reprendra tous ces points dans ces strophes et antistrophes finales : « bientôt

1 Jean-Pascal Chazal, « Antigone, Busiris et Portia, Trois images spéculaires de la Doctrine », *Revue Internationales d'études juridiques*, 2002, p. 9.

comme avant et pour toujours prévaudra cette loi qu'aucun excès n'entre dans la vie d'un homme sans perdition », décodant le sens de ce que leur « chef » (le Choryphée) avait dit précédemment.

C'est pour cela qu'Antigone choisit de mourir. Pas parce que c'est une idéaliste qui rêve de faire un pied de nez aux vieux schnocks de réalistes. Pas parce que c'est une moraliste faisant la leçon aux juristes au nom des principes prétendus sacrés, mais parce que c'est une « laïque » qui veut exprimer qu'une démocratie qui n'est pas fondée sur l'écoute du « *laos* » – et son service – n'est qu'une dictature (à peine) masquée. Le « non » de l'*Antigone* de Sophocle est bel et bien un « non » politique. Créon n'avait pas à imposer une loi qui n'était que la sienne. Mettons donc fin définitivement au prétendu dilemme de Créon : s'il se recentre sur sa vraie mission qui est le bien public (i.e. la satisfaction de *laos*), il doit commencer par l'écouter. Et le respecter. Et le servir. Qu'il écoute donc le Choryphée, le chœur, Tirésias, Hémon. Il le fera d'ailleurs, mais trop tard : *laos* s'est retrouvé seul, abandonné. La mort est donc passée. Si *demos* est seul, par définition, *laos* l'est aussi et *vice versa*. Citons à nouveau le Professeur Peña-Ruiz : « si la référence à l'État de droit a un sens, c'est bien en ce qu'elle permet de juger de la conformité d'une organisation politique à certaines exigences. La démocratie elle-même, comme pouvoir du *demos*, s'enracine alors dans le respect du *laos*, entendu comme multitude humaine indivise, dont l'unité se fonde sur l'égalité de ses membres reconnus comme majeurs et libres »². Le chef doit éviter de traiter les cas particuliers et même de définir les problèmes à résoudre par catégorie de population. Si on veut que *laos* existe, il faut s'adresser à *laos* dans son indivisibilité. Et pourtant, ces catégories existent bel et bien. Et pourtant les problèmes, les difficultés de ces catégories de population rencontrées sont différents, voire contradictoires. Raison de plus. On va traiter la situation comme s'il n'y avait qu'un seul peuple. Et on va parler à ce peuple comme s'il était un tout homogène. Le chef est là pour traiter les difficultés de tous et non pas les difficultés de chacun ; le bien public dont s'occupe le chef, c'est le bien de tous et certainement pas le bien de chacun. Pour traiter le bien de chacun, la liberté exige que ce soit chacun qui le fasse. Le chef n'a pas à se mêler d'autre chose que du bien public, le bien de tous. Le bien public a donc une retombée immédiate sur

2 Henri Peña-Ruiz, *Dieu et Marianne*, Paris, PUF 1999, p. 120.

le bien de chacun. S'occuper du *laos*, ce n'est donc pas oublier le bien des individus ; c'est une simple façon d'aborder les problèmes, par le bon bout de la lorgnette et non pas par le petit bout. Et même – et surtout – si le peuple est divisé, il faut s'adresser à lui « comme si » il était un et indivisible. Il faut faire « comme si » pour que ça devienne « comme ça ». *Laos*, au fond, est une chimère, du moins au départ. Faisons en sorte que cette chimère devienne une réalité tangible. Si on ne le fait pas, on se paralyse dans des séries de décisions et d'actions catégorie par catégorie.

Ces décisions et ces actions ont donc toute chance d'être contradictoires puisque les besoins et les attentes de ces différentes catégories le sont. Dès lors, le pouvoir se dilue, le chef se ridiculise, il disparaît. *Laos*, frustré et seul, n'a pas été entendu là, il se retrouve et se structure dans la violence contre le chef et contre l'autorité en général. Celui qui aurait pu être un leader charismatique enthousiasmant devient un bouc émissaire. Ou pour reprendre les grilles de lectures de nos travaux précédents³, le « Mobilisateur positif » devient le « Mobilisateur négatif », le « Druide » devient « Barde » dans l'imagerie d'Astérix. Dans ces travaux, nous avons clairement montré cinq grands types de pouvoirs à partir de l'analyse de 2 141 « équipes gagnantes » et de 1 229 « équipes perdantes » : trois pouvoirs « rationnels » (l'expert, le stratège, l'organisateur) ; deux pouvoirs émotionnels (le charisme, le bouc émissaire). On démontrait que dans les équipes gagnantes, on pouvait observer la présence équilibrée de ces cinq types de pouvoirs contrairement aux équipes perdantes. Nous montrions également la force des pouvoirs émotionnels que nous appelions le mobilisateur positif et le mobilisateur négatif, l'un n'allant pas sans l'autre ; force indéniable donc utilisation indispensable. Mais danger de l'abus. Arrêtons-nous un instant. *Laos* a besoin qu'on le « cajole » après l'avoir fait exister, il faut qu'un chef parle à un peuple pour faire un « État (ou une entreprise). Oui, bien sûr, attention à la pente ; ça glisse. En disant cela, il ne nous échappe pas qu'on est tout proche du « *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* » avec toutes les horreurs, drames et catastrophes auxquels on s'expose. Donc, à consommer, certes, mais avec la plus grande modération. Car si par peur du danger – et il y a de quoi – on supprime tout recours à

3 Voir Yves Enrègle, *Le pouvoir de la manipulation à l'autorité*, Paris, Les Éditions d'Organisation, 1995.

ces pouvoirs émotionnels, on se prive de la cohésion de groupe de l'unité dans l'action. La pagaille et son cortège de « chienlit » apparaissent, bien vite, avec tous les débordements de violence tout aussi destructeurs et désastreux que ce que l'on observe dans l'excès de l'utilisation de ces pouvoirs. Question de dosage quoi !, donc de bon sens, en évitant de s'enfermer dans des principes rigoureux qui conduiraient à une utilisation ou à un rejet total(e) et sans discernement. Le gouffre des deux côtés. Oui, il y a besoin d'un chef, d'un vrai, et perçu comme tel. Et qui donc pour cela assume pleinement (et ce n'est pas facile) son rôle de chef avec les attributs indispensables pour que la perception soit facile, immédiate, incontournable. Attention à un Président qui ne serait « que » normal : il ne prendrait pas en compte l'angoisse, la peur, l'anxiété, la détresse de *laos* et ouvrirait la porte à ceux qui prétendraient avoir les potions magiques du Druide (si on y croit, et si on est persuadé que ces potions sont magiques, elles le deviennent de fait et le Président « trop normal » n'aurait fait qu'ouvrir la porte aux dangereux charlatans manipulateurs qui sauront de plus désigner à *laos* un bouc émissaire – le Barde qu'on tabasse – pour consolider leur pouvoir). Bonjour les dégâts. Surtout que ça peut encore aller plus loin : le divin n'étant jamais trop loin, s'il fait un retour en force à ce moment précis, le chef va devenir porteur d'un double pouvoir politique et religieux. On aboutit à je ne sais quel califat avec un chef qui se prend – et qui est pris – pour Dieu. À tout le moins, son représentant sur Terre : porte ouverte à toutes les plus abominables terreurs au niveau macro-social, et finalement à la pure et simple disparition de *laos*. Au niveau micro-social, c'est moins sanglant bien sûr, mais les conséquences d'un abus de charisme restent catastrophiques : perte de la créativité, des richesses de chaque individu et transformation des équipes en troupeau de moutons de « béni oui oui » systématiques. Ça conduit rapidement à une perte d'efficacité de l'entreprise ; et tôt ou tard à une explosion ou un départ de personnes qui ne se sentent pas exister.

Donc, vive la séparation de l'Église et de l'État, vivent les contre-pouvoirs. Mais cela ne doit pas conduire à abandonner l'indispensable recours aux pouvoirs émotionnels si on veut faire son boulot de chef qui est d'écouter et de servir un *laos*. Pour cela commencer par donner à *laos* un fort degré d'existence. Or *laos* est très gourmand de mythes. Sans eux, il n'existe pas ; du moins, pas suffisamment. Bien sûr, un mythe n'est pas une réalité. Au regard de la « vérité historique », le mythe apparaît bel et bien comme un men-

songe, mais il y a des mensonges qui disent la vérité. Le mythe appartient à cette catégorie, on devrait même dire qu'il crée la vérité. Qui croira à l'exactitude historique de la « poule au pot » du dimanche qu'auraient initiée Henri IV et Sully ? À Bayard, le chevalier « sans peur et sans reproche » ? À une jeune bergère de 17 ans capable en quelques mois de restaurer le trône de France et de bouter les Anglais hors du royaume ? À Roland sonnant de son olifant ? Qui ne serait pas conscient que la réalité historique de Napoléon I^{er} a été enjolivée et transformée au point de devenir une véritable légende à sa gloire, gommant les aspects plus questionnables de l'homme et de l'époque ? Mais Victor Hugo était là qui a mis tout son talent au service de « Napoléon Le Grand » construisant cette « magnifique page d'histoire ». Le même Victor Hugo refusera d'ailleurs de rendre le même service à Napoléon III qu'il humiliera magistralement (« Napoléon le Petit »). On pourrait multiplier les exemples. On se doit de constater que tout ceci forme un récit inexact mais vrai de cet imaginaire commun à tous les Français qui leur permet de partager des signes de reconnaissance et donc « de se sentir entre eux ». Eh oui, comme le disait Shakespeare : « Nous sommes constitués de la même matière que nos rêves et notre petite vie est noyée dans le sommeil qui l'entoure »⁴.

C'est autour de ce sommeil, de ce rêve, de cet imaginaire que se crée le récit de la France, dans son *laos*, donc son peuple. Et s'il ne faut plus faire appel au divin pour consolider un peuple, on ne peut pas faire l'économie d'un imaginaire commun, faute de quoi *laos* disparaît. Et si on veut qu'à terme l'Europe existe, il faudrait commencer à mieux expliciter un imaginaire commun qui, en nous faisant rêver, constituerait un véritable *laos* européen, donc une identité européenne possible, donc une entité européenne politique nous sortant de l'unique approche économique, j'allais dire comptable, dont l'Europe est en train de mourir ; en tous cas, les jeunes générations n'y trouvent pas le sens que cela pourrait donner à leur vie. Et pour l'instant, l'hymne et le drapeau européens ne sont peut-être qu'une chanson (pardon à Beethoven) et qu'un fanion. Pourtant tous les pays européens ont un système éducatif qui permettrait de diffuser et de faire vivre cet imaginaire, de créer ce *laos*. À tout

4 “We are such stuff as dreams are made on and our life is rounded with a sleep”, Shakespeare, *The Tempest*, acte 4 – scène 1 – vers 148-158.

le moins pour l'instant au niveau français, nous pourrions le faire et c'est urgent. Faire sortir le divin de la gestion de la cité ne signifie pas en faire sortir le sacré ; nous l'avons appelé ici l'impérieuse nécessité de l'imaginaire et du récit commun, des symboles communs, des chemins (initiatiques) communs et des traditions communes. Bien sûr, la même nécessité apparaît dans la gestion de nos entreprises où la construction de cet imaginaire commun se fait par le jeu sur les pouvoirs émotionnels. Pourquoi ne faisons-nous pas appel à cet immense réservoir d'énergie, d'implication, de cohésion, du bien-vivre ensemble, de consolidation de nos identités, de sens à donner à nos vies, et donc d'efficacité dans la création, l'action, la création de richesses communes justement partagées, de développement, de rayonnement, de générosité, d'accueil de l'autre, de dialogue interculturel et intergénérationnel, etc. Pourquoi tant de richesses gâchées ? Quelle culpabilité, quelle angoisse, quelle peur nous fait fuir l'exercice de ce vrai pouvoir ? Certes les abus criminels ont existé tant sur le plan macro-social, avec les terrifiants régimes totalitaires, qu'au niveau micro-social avec les contraintes, harcèlements et autres menaces d'une gestion antisociale. Il serait bon, à la fois, de garder clairement ces risques en tête, et de dépasser la culpabilité, la peur et l'angoisse. D'autant qu'éviter qu'une dynamique « *laos-chef* » s'emballe et débouche sur les échecs micro-sociaux que nous évoquons, ou pire, les drames macro-sociaux, c'est relativement simple. Et c'est là que *demos* intervient. Comment *demos* peut-il intervenir ? Très simplement : la mise en place d'une règle du jeu qui s'impose à tous et qui, notamment, fait place à des contre-pouvoirs et à une remise en cause régulière du pouvoir. Au niveau macro-social, les institutions républicaines et la constitution de la République sont là pour cela. Au niveau micro-social, le cadre du travail, les accords de branches, les accords d'entreprise, les principes de gouvernance de l'entreprise considérés avec les repères éthiques qu'ils contiennent et qu'ils mettent en œuvre, les « partenaires sociaux », etc. Tout cela « veille au grain ».

Alors Créon, comment as-tu pu te faire piéger !? Et amener ainsi à nouveau la peste sur Thèbes et la mort des êtres qui te sont les plus chers. Créon, oublie tes principes secondaires rigides pour faire toute la place au seul principe qui importe : le principe de laïcité. Que veut le peuple pour son bien ? Certainement pas que tu remplaces ton écoute de ses besoins par des très insuffisantes promesses de décision dont le surnombre ne fera que souligner la vacuité.

Certainement pas que tu le divises en un nombre infini de catégories que tu chercherais à satisfaire les unes après les autres, ce qui est impossible puisque leurs attentes sont le plus souvent contradictoires, à tout le moins difficiles à juxtaposer. Créon, pourquoi te laisses-tu piéger dans ce faux problème de port du voile ? La puissance publique se doit de faire valoir ce qui est commun à tous et seulement cela. Renonce donc à gouverner uniquement par interdits et préceptes en légiférant sur tous les points : tu ne t'en sortiras pas, il y en a trop. Tu serais coincé en faisant déplaisir aux uns pour faire plaisir aux autres. Comment choisirais-tu à quelle catégorie tu fais plaisir ou déplaisir ? Tu finirais par faire déplaisir à tous par des compromis qui deviendraient très vite vidés de tout sens.

Les choses se réguleront toutes seules si tu sais prendre tes distances, faire vibrer l'ensemble du peuple dans une façon d'être conforme à son imaginaire commun que tu auras su créer et développer. Et puis, pendant que tu y es Créon, développe cette culture du *laos via l'imaginaire*, le « récit de la cité » ; épaula cela par l'esthétisme, le culte du beau⁵ et tu t'apercevras que ceci donne tellement de sens à la vie de chacun et à la vie de la collectivité que Marianne et Gavroche feraient plus pour lutter contre la radicalisation que ta police et ta justice, ou plus exactement que ce sera à ce moment-là que ta justice et ta police prendront tout leur sens et donc toute leur efficacité. Non Créon, le peuple ne te dicte pas ta conduite. Tu fais simplement ton boulot d'homme d'État en te centrant sur cet unique souci et cette seule question : « Où est le bien public ? » Le reste n'a pas d'importance. Mais si tu oublies une seule seconde de te poser cette question, Créon, tu vas prendre une mauvaise décision qui t'obligera à faire marche arrière en après-coup. Ça, ça fouta en l'air ton pouvoir surtout si ces allers-retours se répètent. Bien sûr, ces marches arrière arriveront trop tard pour rectifier le tir. Alors évite

5 Nous ne pouvons développer ici ce thème central. Contentons-nous de rappeler toute la place qui est donnée dans l'IGS, et notamment dans *Propedia*, aux disciplines artistiques, en partenariat avec le Centre National de l'Éducation Artistique, la Comédie-Française, l'Opéra de Paris, l'École Normale de Musique, nos manifestations autour des arts graphiques et picturaux, y compris le « Street Art ». Mentionnons aussi l'initiative du Festival « Normandie Impressionnistes 2016 » qui propose un concours consistant à composer sa propre « sonate de Vinteuil », suivant l'inspiration proustienne, en travaillant selon une sorte de « logo musical » (voir *Le Figaro* 7-8 mai 2016, p. 25). L'esthétique comme outil-clé pour développer le « savoir-être » et la richesse individuelle et collective ! Renvoyons aussi à un magnifique ouvrage, *La Beauté sauvera le Monde*, Bernard Bro, collection « Images et Beaux Livres », 2004.

de te ridiculiser et pour cela, deux piliers : l'articulation « *laos-demos* » et l'obsession du « bien public » (entendu comme le « bien de tous » en laissant la liberté individuelle à chacun de s'occuper du « bien de chacun »). Combien de fois ai-je eu envie de dire à un patron, à un Président, bref à toute personne exerçant une autorité macro ou micro-sociale : « Monsieur le Président, lisez Sophocle », ou « relisez Sophocle », bien sûr !

En attendant, et plus modestement sans doute, vous pouvez peut-être lire cet ouvrage.